



Il voit de ses yeux, il entend de ses oreilles la vérité,
la vérité (1).

Il voit *eM* de ses yeux : il entend de ses oreilles ;
eM a été passé dans le second membre, à cause de
la construction parallèle. On ne peut pas traduire
ici : il voit *loin* de ses yeux ; il entend *loin* de ses
oreilles. Le bon sens proteste, et toute la doctrine
de la résurrection des corps, que nous expose-
rons bientôt, réclame l'interprétation naturelle et
logique que nous venons de donner. Il faut donc
traduire le texte de Job comme le texte égyptien :
il voit de ses chairs.

Le fidèle d'Osiris rencontrera après sa mort et
verra de ses yeux ce dieu qui avant lui était descendu
dans la tombe, ce vengeur qui le jugera et lui ou-
vrira les demeures de l'éternel bonheur. Job vient
de nous exprimer, dans les mêmes termes, les
mêmes espérances. Lui aussi retrouvera la vie,
après l'avoir perdue ; son corps se réveillera au fond
du sépulcre, et de ses yeux il verra son rédempteur
ressuscité et vivant. Ce parallélisme des textes,
la connaissance qu'avaient les Sémites, aussi bien

(1) « La vérité est la vertu parfaite, le souverain bien qui n'est
ni troublé par la matière, ni circonscrit par le corps, le bien nu,
évident, inaltérable, auguste, immuable. »

Hermès trismégiste, liv. IV, ch. XI, p. 253.

que les fils de Cham, du mystère de la mort et de
la résurrection du Dieu fait homme, enfin ce cri de
Job : mon *Goël vit*, ne sont-ils pas des données
suffisantes pour supposer que nous avons peut-
être dans ces mystérieuses paroles : *Je sais que
mon rédempteur est vivant*, une allusion à la mort
et à la résurrection du sauveur ? On est bien porté
à le croire, lorsqu'on observe que ce même élan
d'espérance et de joie revient sans cesse au cœur
et sur les lèvres de l'Égyptien, quand il interroge,
avec ce regard familier des visions d'outre-tombe,
le mystère de la mort. Si l'émotion le gagne, si la
terreur le fait tressaillir à la pensée des angoisses
de l'agonie et des incertitudes de ce monde où
tout nous inquiète, l'avenir comme le passé, sa foi
le rassure : *Osiris est vivant !* Lui aussi était mort,
mais il est ressuscité : je mourrai, mais je ressusci-
terai comme lui.

« O Osiris qui resplendit de vie ; ô Osiris, sei-
gneur de la vie..... l'âme d'Imhotep arrive..... son
âme se réjouit..., son âme est victorieuse.... Tu
vis, ton âme vit (1). »

« Seigneur de la vie, tel est ton nom parmi les
vivants (2) ! »

« Vivant ! vivant est celui qui réside dans les té-
nèbres ; toutes ses grandeurs vivent : vivant est le

(1) Papyrus du Louvre 3452. Trad. Déveria, 140.

(2) *Ibid.* 3148 149.

souverain de l'occident, Osiris, qui réside parmi les dieux (1) ! »

Ce cri revient sans cesse dans toutes les pages du Livre des morts. C'est d'abord une profession de foi en la résurrection du divin défunt ; c'est de plus un cri d'espérance devant les épouvantements de la mort ; car la résurrection d'Osiris, comme la résurrection du Goël, est le gage assuré de la résurrection de leurs fidèles. Le Rédempteur est le premier né de la tombe, et ses serviteurs renaîtront un jour comme lui au fond de ce berceau. N'est-il pas naturel de penser que c'est dans le même sentiment que Job s'écrie, en face des déceptions de la vie, de la trahison des siens et des approches de la mort : *Je sais que mon Rédempteur est vivant ?*

Oserai-je ajouter, pour confirmer cette interprétation, que c'est là toute la doctrine de saint Paul, le fondement de l'espérance chrétienne et la logique de notre foi ? *Nolumus autem vos ignorare, fratres, de dormientibus, ut non contristemini sicut et cæteri qui spem non habent ; si enim credimus quod Jesus mortuus est et resurrexit, ita et Deus eos qui dormierunt per Jesum adducet cum eo* (2).

Et dans la première lettre aux habitants de Corinthe : *Si autem resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit : si autem Christus non*

(1) Papyrus du Louvre 3071. Trad. Déveria, 38.

(2) I Thessal. iv, 12, 13.

resurrexit, inanis est prædicatio nostra, inanis est fides vestra... nam si mortui non resurgent, neque Christus resurrexit.... Nunc autem Christus resurrexit a mortuis, primitiæ dormientium, quoniam per hominem mors et per hominem resurrectio mortuorum (1). »

C'est toujours le même cri de profonde joie et d'invincible espérance que poussait le patriarche sémite : Je sais que mon rédempteur est vivant ! C'est le cri de l'Égyptien : Vivant ! vivant est celui qui réside dans les ténèbres ; toutes ses grandeurs vivent : vivant est le souverain de l'occident (2), Osiris qui réside parmi les dieux ! *Nunc Christus resurrexit a mortuis, primitiæ dormientium....* Nous chrétiens, nous serions les plus malheureux des hommes, dit encore saint Paul, si nous n'avions au delà des horizons de la terre d'immortelles espérances ; mais nous savons que notre chef, celui dont nous sommes les membres, est ressuscité des morts, qu'il est les prémices de ceux qui dorment et qu'un jour nous ressusciterons après lui.

Tombeaux du pays de Hus, sépulcres de la vallée du Nil, cimetières de nos campagnes, gardez donc avec soin les dépouilles de tous ces peuples qui attendent dans le silence l'heure de la résurrection ; gardez patiemment toutes ces générations in-

(1) I Corinth. xv, 13... 20.

(2) C'était sur la rive gauche du Nil, du côté de l'ouest, que se trouvaient tous les tombeaux.

connues qui tour à tour, avant de s'endormir dans la tombe, regardèrent le ciel, en poussant vers Dieu ce cri sublime sorti des entrailles de l'humanité : J'espère et je crois : mon rédempteur est vivant !

Un sage de Rome disait, il y a déjà plus de dix-huit siècles : Quel est l'homme qui ne serait ému par les témoignages de la haute antiquité, nous arrivant dans des monuments illustres (1) ? Et à notre tour nous pouvons bien répéter : Qui ne serait ému, devant ces témoignages qui remontent aux premiers jours de l'histoire humaine et rapprochent aux générations sceptiques et raisonneuses des derniers âges leur foi qui s'éteint et leurs espérances qui n'ont plus d'autre terme que le néant dans la mort ?

Nous avons montré jusqu'à l'évidence, si je ne me trompe, les rapports intimes de la profession de foi du patriarche qui habitait le pays de Hus avec les enseignements égyptiens sur le Goël, son intervention à l'heure de la mort et la rencontre de l'âme avec son Dieu. Nous avons fixé le véritable sens des paroles de Job : De mes chairs je verrai Dieu, je le verrai moi-même et non un autre ; nous avons enfin constaté dans ces paroles : Je sais que mon rédempteur est vivant, une allusion probable à la mort et à la résurrection du Sauveur.

(1) CICÉRON, *de Div.* I, 40. *Quis autem quem non moveat clarissimis monumentis testata consignataque antiquitas?*

Qu'on ne me fasse pas dire cependant, ce qui est bien loin de ma pensée, que les idées exposées par le patriarche sémite furent empruntées à la théologie égyptienne. Cette hypothèse est à tous égards inadmissible. Quel que soit l'âge du livre de Job, nous pouvons affirmer sans crainte que, à l'époque où il fut écrit, déjà la mythologie osirienne avait défiguré le dogme primitif et donné une physionomie particulière à la doctrine de l'Égypte. Or ce qui aurait frappé les esprits ardents et les vives imaginations des enfants de Sem, le jour où ils auraient fait un tel emprunt aux peuples des bords du Nil, c'eût été l'aspect de ces figures divines, leurs généalogies, leur histoire, leurs statues et leurs images, leur intervention dans la scène du jugement, dans la mort et la résurrection du dieu. Pour le critique le plus exercé, et à cette époque il n'y en avait pas certainement au pays de Hus, car la critique est le fruit tardif de la science, il eût été difficile de dégager de cette enveloppe d'emprunt le dogme traditionnel de l'Égypte. Nous retrouverions par conséquent, dans le texte sémitique, quelques souvenirs de cette mythologie animée et vivante, qui eût sans doute saisi plus vivement l'âme jeune et naïve de ces sages que la doctrine dont elle enveloppait les enseignements mytérieux. Or, rien de semblable dans le livre de Job. Si quelque chose est caractéristique et frappant dans ce texte, c'est l'absence de tout mythe et de toute

figure divine de second ordre, exerçant autour du Goël un rôle quelconque, soit pour le secourir dans la mort, soit pour l'aider dans le jugement et le salut des âmes.

J'estime donc que ces doctrines, mieux conservées sous leur forme primitive dans le monde sémitique, remontent au jour de la séparation des deux familles de Sem et de Cham, qui les emportèrent dans leurs pérégrinations lointaines, comme leur plus précieux héritage. Mais tandis que, dans la vallée du Nil, les élucubrations des docteurs et des scribes les enveloppaient bientôt dans une mythologie exubérante dont les longues inscriptions et les compositions poétiques développaient chaque jour les intarissables légendes, les tribus pastorales de Sem les conservaient dans la simplicité des premiers âges.

L'accord sur l'idée fondamentale de cette doctrine en des familles séparées depuis si longtemps par les déserts, la permanence des mêmes enseignements dans des peuples si différents par leur caractère, leur génie et leur civilisation, est la preuve la plus décisive de la haute antiquité de ces dogmes et une indication précieuse sur leur origine et la source dont ils émanent.

Ainsi ce que l'étude des formes grammaticales nous avait déjà appris de la parenté des deux races et de leur longue cohabitation, avant le départ de leurs tribus pour des pays lointains, se trouve

confirmé par l'histoire des dogmes communs aux deux familles (1).

Leur religion, comme leur grammaire, ne pouvait manquer de conserver quelques traits saillants qui rapprochent ces peuples. Mais, tandis que les Sémites continuaient à vivre de la vie des pasteurs, et que leur langue, libre des entraves de l'écriture, allait se transformant tous les jours jusqu'au moment où elle se fixa dans la forme trilittère; les Chamites de Misraïm s'établissaient dans la vallée du Nil; et, au milieu de cette vie sédentaire, sous un gouvernement uniforme qui unissait en un seul corps toutes les parties de la nation, avec la connaissance de l'écriture, par l'usage des longues inscriptions lues et relues de tous: leur langue s'arrêtait de bonne heure dans ses évolutions et se fixait dans une forme définitive, avant d'être arrivée à la phase si originale qu'atteignaient dans les pays voisins les dialectes sémitiques.

Or, par un mouvement inverse, alors que la langue du pays de Misraïm restait immobile, les doctrines allaient se transformant, emportées par le goût de la spéculation, l'influence de l'écriture, les loisirs du sacerdoce, les besoins de l'enseignement officiel et les théories des écoles. Dans les terres sémitiques, au contraire, les langues mar-

(1) *Études de grammaire comparée des langues de Sem et de Cham.*

chaient et les doctrines restaient immobiles. Les simples traditions d'autrefois, racontées sous la tente, suffisaient à des esprits moins raffinés. Si quelques variantes se produisaient sur quelques points, comme les inscriptions ou l'enseignement officiel n'en fixaient point le souvenir, il y avait plus de chance de les voir tomber dans l'oubli. Seules les grandes lignes du dogme se maintenaient sans fléchir au milieu de cette race. Dieu entretenait sans cesse d'une huile plus pure la lampe sainte des véritables croyances, alors que partout ailleurs elle s'éteignait en fumant encore. De là sans doute les formes si sobres et si fermes de la profession de foi que nous lisons au livre de Job ; tandis que nous avons retrouvé en Egypte les mêmes croyances enveloppées dans une mythologie si complexe.

Il est vrai qu'au milieu de ces familles errantes, ces traditions pouvaient se perdre et disparaître tout à coup, comme ces ruisseaux du désert qui trompent l'espérance des caravanes de Théma⁽¹⁾. Le moindre échec dans une lutte de tribu à tribu, une pérégrination plus longue à travers les peuples voisins, l'établissement de la famille dans une terre civilisée dont on accepte bientôt les lois, les mœurs, les doctrines et le langage, pouvaient suffire à effacer lentement ces antiques traditions.

(1) Job, vi, 15, 20.

Chez un peuple qui était probablement encore peu familier de l'écriture, qui en tout cas n'avait point ces longues stèles et ces inscriptions monumentales du pays d'Assyrie ou d'Egypte, il eût peut-être suffi d'un coup de vent pour emporter ce léger papyrus qui nous a transmis les espérances de Job et l'histoire émouvante de cette grande infortune, dont le récit nous fait encore verser des larmes. Mais la Providence nous l'a conservé pour nous apprendre sans doute quelle fut la foi des anciens et quelle doit être la nôtre, malgré toutes les déceptions et toutes les ruines.